·111-10 Les mots de la langue humaine. qui sont la création de l'esprit et du cœur, ont toujours un sens, pour ne pas dire une âme, puisque l'âme—anima—est l'être, la vie et

le souffle vivant. C'est en eux qu'il faut donc chercher ce sens et cette âme, non ailleurs, et c'est en eux seulement que vous pouvez trouver et pénétrer leur pensée.

Conséquemment, la science des mots n'est point futile et vaine, un jeu de pédant ou de pédagogue, le sujet d'une grammaire souvent insignifiante et toujours détestable avec des écoliers ignorants et des maîtres sans philologie et sans philosophie.

Mais les mots bien compris, bien pénétrés, n'ayant plus d'ouscurités pour vous, clairs dans leur origine, dans leurs développements, dans leurs rapprochements ou leurs associations, sont la révélation ou l'explication nécessaire de bien des choses qui semblent tout d'abord obscures, voilées ou mystérieuses; et la grammaire, ce fléau des écoles et des écoliers, ce châtiment ou ce «pensum» qu'on apprend à maudire dans sa jeunesse, devient alors une véritable lumière pour l'esprit humain à travers toutes les connaissances dont le cercle peut s'agrandir encore et s'étendre au delà des limites déjà connues. La langue se fait désormais clarté pour l'esprit, et le mot «gramma», lumineux sous cet aspect nouveau, transforme le grammairien en savant, le premier peut-être. Les Anciens pensaient

N'est ce pas avec des mots que l'homme, créature pensante assurément supérieure et noble, parle ou s'exprime noblement dans les actes de sa vie et les conceptions de son intelligence, non avec des cris de creature inférieure, grossière ou sans civilisation; et ces mots, liés ensemble ou associés par une loi intellectuelle, quelque fois parfaits jusqu'à la reproduc tion frappante de l'image, du son et de l'harmonie des objets euxmêmes, sont-ils autre chose que des idées, des pensées et des sentiments, c'est-à-dire l'homme luimême?

Ces mots ne sont ils pas vivants? Ils parlent.

Y a-t-il même comme on, le dit. des langues véritablement mortes? Et, si au lieu de chercher la vie ou la parole dans la poussière ou la cendre des langues que l'on dit mortes, on demandait leur origine aux langues vivantes et parlées, ne retrouverait-on pas chez elles, sans peine, après les transformations du temps, ce que l'on croyait mort, poussière ou cendre? Car l'homme parle toujours, la

femme aussi. C'est même entre eux qu'ils par-

lent. Ne dit-on pas également, avec raison sans doute, et sans qu'il part. soit nécessaire de pénétrer dans un temple symbolique pour s'assurer du fait, qu'il y a des mots sacrés, et la parole, «parabola» ou comparaison, n'est-elle pas sacrée elle-même, ayant tout le caractère de l'esprit qui se manifeste et du sentiment qui se fait entendre et comprendre?

La parole est sacrée et le mot «verbe» est grand.

Ne disons donc jamais, même après avoir entendu des avocats, des discoureurs et des rhéteurs, même après avoir lu les volumineux romans de la fantaisie et de la folie, même après avoir écouté les oiseux bavardages dans les quels les femmes elles-mêmes ne méritent pas toujours le prix, que les mots n'ont nulle valeur, ne sont rien ou sont «verba et voces» qu'emporte le vent. Victor Hugo a dit:

«Le poète est un «mot» dans la bouche de Dieu.

II. Mais il est un mot antique ou très ancien, peut-être aussi ancien que la tente du «patriarche» ou de la tribu,—un mot vivant pour tous les hommes ou presque tous les hommes,—un mot ayant aussi l'amour de la femme et bien souvent l'amour plus héroïque encore,—un mot auquel nous voulons nous attacher pour le moment, avec le cœur surtout, en toute tendresse, pour en connaître l'origine et la naissance, pour en comprendre la vérité et la beauté, pour en pénétrer aussi complètement que possible le sens intime, l'esprit supérieur, peut-être l'âme immortelle.

Pourquoi non? Qui nous prouve qu'il passera? A-t-il vécu assez longtemps parmi les hommes et parmi les peuples, et son œuvre de civilisation est-elle accomplie ou achevée sur la terre où les aïeux, les pères et les fils continuent les générations

des vivants? Et ceux qui s'inquiètent peu des pères et des ancêtres, qui n'ont jadis dédaignée par l'empire ro-chette, et que la princesse va point les dieux Lares de la famille main, s'appelle désormais la Gran-êt e mère! Hélas! mon père m'a et du foyer, qui meurent dans l'in- de-Bretagne de tous les Océans, de | appelée ce matin, et il m'a ordifférence ou l'athéisme de la ter- toutes es mers de tous les riva- donné de lui direle nom de cere ou du lieu où la mort les saisit ges, de tous les commerces, de lui qui m'a rendue mèet les pourrit, ont-ils une autorité tous les échanges, de tous les tramorale assez grande pour nous fics comme aussi d'une langue parler ainsi et pour affirmer ef- qui n'a pas besoin d'être admrafrontément leur «ubi benè, ibi pa | ble et sublime pour s'universali-

tria»? Ce qu'ils disent vaut-il quelque dire qu'elle n'est qu'une contrée rai pas. Si je te nommais, tu sechose, et quand la minute suprême ou un très vaste pays, mais qu'el- rais peut-Atre tenté de me déarrive, n'est-ce pas ailleurs, pres le n'a peut-être pas droit au .nom | mentir et de dire que ce n'est

du berceau, en appelant leur mère, sacré de Patrie. Vous croyez? qu'ils voudraient mourir? Car l'on ne ment point à ce mo-

Oui, le mot «Patrie», certainement sacré par lui-même et de plus consacré par les temps, est un des mots les plus augustes de la langue des hommes et des cœurs. C'est un mot qui a peu d'égaux dans nos vocabulaires et point de

synonymes, et qui, comme tel, doit avoir une grandeur morale qui le met au-dessus des autres, au front d'un temple religieux, et en fait un de ces mots sacrés qui commandent le respect et défendent le blasphème. En rire serait profanation.

Enverité, le mot Patrie n'a pas le synonymes.

Aucun autre mot, voulant se donner un air de famille ou de parenté avec lui, se disant son frère ou son remplaçant, ne rend bien, exactement et entièrement sa pen-

Il n'approche pas de lui. Et cet autre mot, d'une autre noblesse ou sans noblesse, d'origine différente, serait misérable dans le rapprochement ou dans la comparaison.

Au reste, soit dit en passant et sans la moindre intention de pédagogie, il n'y a pas de véritables synonymes dans une langue, que cette langue soit parfaite ou imparfaite, et les deux mots qui vous semblent signifier la même chose, être deux frères ou deux sosies de ressemblance complète, et que vous employez l'un pour l'autre, ne sont réellement pas des synonymes de même sens, de même poids et de même valeur. Il y a en eux pensée ou de sentiment, mais qui n'en existe pas moins.

Les synonymes, à vrai dire, ou les quasi-synonymes ne sont bons que pour les écoliers qui font des vers latins à coups de «Gradus ad Parnassum» et qui croient escalader le Parnasse des Muses à l'aide d'un gros dictionnaire à mots approximatifs.

Le mot est le mot, non son voi-

Il est, vaille que vaille, une individualité, avec un «moi» qui est lui et non un sutre.

III Quel pourrait donc être, selon ous, le synonyme du mot Patrie? Serait-ce ce mot «pays», comme dans la romance de Châteaubriand lui-même?

Mas le pays-«payos» ou coteau où l'on bâtit sa maison, «pégué» fontaine ou source près de laquelle une découverte si précieuse. on demeure, lieu que l'on peut habiter et puis abandonner-n'est aucunemnt le synonyme de la pa- travers le Soudan, les poètes de le l'a coupée par precaution! due de pensée et de sentiment dans ces deux mots, et vous ne qui a préféré le silence; et le que le Soudan fut un pays pouvez point les confondre ou les mêler sans erreur. S'ils se touchent, c'est par un côté seulement, par une demi ressemblance, par un faux air de famille, et ils peuvent se séparer sans grande douleur, parfois même avec plaisir. vent du Nord, la fontaine tarir et chantent en s'accompagnant de l'hiver—tout comme des entrese dessécher, le lieu lui-même leur guzla de peau blanche, sur preneurs viennent d'aménager le avoir la tristesse sansfoi et sans famille. Le «pays» est partout et nulle

Le mot «contrée» n'est pas da-

vantage un synonyme.

Ce mot a un sens tout matériel, sans ideal, presque étranger au cœur, demandant un qualificatif affectueux pour devenir à-demi chrétien. Il dit ordinairement, sans aucune poésie et sans aucune i croyance, sans tendresse, une éten-due de terre ou de territoire «con-à la ceinture blanche. trata», contractée, resserrée ou lant une helle langue. Cette con- diah!" trée peut être aride et déserte, sans histoire et sans peuple, géographique seulement.

Et si la langue anglaise, langue assez moderne et sans valeur antique, langue étrangement faite et par des hommes étranges, s'est un jour aperçue que son mot «country» rendait très imparfaitement licieusement monotone des aveux ou incomplètement l'idée morale et de l'amour. de patrie et le sentiment de patriotisme, elle a nécessairement se bambara allait ain i chasser dû, dans la conscience de sa pau- les oiseaux qui mangent le mil vreté, voler les autres langues et elle savait toujours écarter ses plus morales qu'elle, certainement suivantes, dont l'une était une moins barbares, et s'enrichir enfin captive de case, et l'autre était du mot «patriotisme» qui n'a pour- une griote. Alors elle chantait tant aucune filiation directe avec le signal, et le jeune chasseur

le mot «country» ou contrée. Les Anglais, du reste, sont toujours prêts, en matière de langue comme en toute autre chose, à s'enrichir des richesses et des dépouilles des autres, et leur modestie en souffre aussi peu que leur moralité.

Après tout, si ces hommes hardis, extraordinaires, grandissant et s'étendant tous les jours, ayant les tentacules de la pieuvre des mers, s'allongent démesurément par les Océans qui sont aujourd'hui les chemins du monde, s'emparent honnêtement des régons les plus lointanes et deviennent les maîtres des contrées les plus étranges, il doit leur importer assez peu que leur patrie s'appelle «country»; et du moment que cette contrée, hier limitée et bornée, étroite et presque inconpue, sans grandeur et sans jouissance. ser, il est trois fois ridicule de lui pour moi seule. Je ne te nomme-

J. Gentil.

## LES BAVARDES.

travers pour qu'il leur fournit | tout sur moi. Devant toute la podes anecdotes ou des vers ma pulation du Kaarta, je dirai: lins:

Qu'une femme paire sans langue Et fasse même une harangue, Je le crois bien. Qu'ayant une langue au contraire Une femme puisse se taire, Je n'en crois rien.

vous y ébaudirez.

des femmes. Sait on par exemrésurrection, apparut d'abord à loin de nos mœurs policés. des femmes! C'est parce qu'il connaisait la pente naturelle qu'ont les femmes à bavarder : faire que d'apprendre à elles d'a- qu'elles sont en cause! Mais quelque chose qui les distingue, bord un mystère qu'il voulait quelque chose de subtil peut-être, rendre public. Car les femmes, le difficile à saisir, une nuance de | disait le Père Bouhours, ont une | mort pour emporter avec elle un furieuse démangeaison de parler, nom cher, je la trouve d'une elles étouffent, elles crèvent, si elles ne parlent pas.

Un curé de campagne s'ar rêta un jour au milieu de son sermon parce qu'on causait. Les femmes crèrent :

-Ce n'est point par ici, monsieur le curé! C'est du côté des hommes! Tant mieux, reprit-il, cela

ne dura pas si longtemps! tions populaires et trop sévères, il faudrait aller bien loin pour chercher la discrétion. Lafon des complices de son amant. taine ne croyait pas qu'il y eut du Sénégal et du Soudau le cas sormais de ne pas parler. d'une femme qui sait se taire. Ce n'est pas aller trop loin, pour

Au rapport des officiers qui forent du voyage ministériel à trie. Il n'y a point la même éten- à bas, les Griots, chantent la gloire et le nom d'une jeune fille qu'il en soit, se serait on douté qu'en ce pays de l'landre, les bourles négresses.

Elle est intaressante, la jeune Kaarta. Les Griots noirs la un mode trainant et pleurard

\_Va de ce côté du lougon!

Elle disait à l'autre:

Sonvent, la petite princesse. renfermée dans certaines limites fille de Alahi, allait dans le bois où ne rayonne pas toujours une pour chasser les oiseaux, et elle civilisation de premier ordre, par-| chantait: "Diah! diah! oisea x!

Alors son amoureux accourait, et sous les grands baobabs, dans a forêt où poussent les caïleédrats, les guéni, les gualamas, les lengué et les tamaris, les jeunes gens s'aimaient et chantaient l'hymne éternel, universel et dé

Chaque jour la petite princesnoir, orné d'un brassard de cuivre, accourait.

Mais un jour, la chanson de la princesse fut cel e ci, sous les grands tamaris égayé et émaillés de mille petits oiselets aux cou-

leurs vives et diaprées: Diah! diah! oiseaux! diah! Mon jeune chasseur noir au brassard de cuivre, je t'appelle, o cavalier au cheval blanc? O ami au pantalon de toile blauche (c'est un grand luxe là bas, madame!) me laisses-tu chasser seu le ! Diah! diah! oiseau! O mon ami! n'as-tu pas entendu les propos qui se tieunent autour des cases coniques du village! On dit qu'une princesse de condidit qu'une princesse de condi-tion libre et un jeune guerrier de M. Delangle, garde des sceaux, qui condition libre se rencontrent le chette, et que la princesse va Ledru-Rollin, considérés par lui re. Mais ne crains rien, ami, je ne le dirai pas. S'il fant qu'il y ait une honte, elle sera

pas toi. Tu subirais alors la honte

da mensonge. Je ne veux pas que

tu avonais que c'est toi le coupa-

ble, alors tu subirais la honte d'avoir abusé d'une jeune princesse de condition libre, et je ne veux pas que tu la subisser. S'il y a une ignominie, je la veux On dit que les femmes sout ba | toute pour moi, car il est plus vardes. Je n'en crois rien, et juste que la faute tombe sur la c'est pure médisance. Ce sont femme, plutôt que de voir ternir les hommes qui ont inventé ce l'honneur d'un guerrier. Je prends

> -Diah! mon ami! je ne veux pas te voir couvert de déshonneur, et quand mon père va me tuer, je mourrai en silence, emportant dans la tombe le secret de notre amour, Diah!

Ainsi chante la petite bambara. Et cette jeune nègresse éton-Une des plus jolies acènes du ne fort nos mœurs par son exqise Mercure galant de Boursault est délicatesse. A l'époque du plus celle des bavardes—ce Boursault subtil raffinement dans les sentidont J. Truffier, poète délicat et ments, dans le romans les plus informé, vient de faire un ingé | maniérés de nes précieuses, on nieux arrangement pour sa jolie ne trouverait point un cas plus comédie Esope à la cour. Vous délicat, ni un dévouement plus verrez sans doute cette œuvre sublime. C'est une abnégation représentée quelque soir, et vous | touchante. Elle s'est donnée au | à l'égard de la race elle-même. jeune chasseur qui porte un pan-Les vieux fabliaux de jadis talon de toile blanche, et elle landais et des Wallons, rabaissé s'égayèrent fort de la bavaderie mourra plutôt que de nommer et de déshonorer le suborneur. Que ple, pourquoi le Christ, après sa ces délicatesses de sauvages sont

Chez nous les femmes bavardent déja beaucoup à propos de choses qui ne les concenent ni ne pensa qu'il ne pouvait mieux les intéresseut. Qu'est ce, alors cette petite bambara, qui, sans maudire ni récriminer, va à la sublimité antique.

l'histoire grecque le pendant de cette histoire soudanaise.

C'était six cents ans avant l'ère chrétienne. Il y avait une femme fort belle, appelée Léens. Elle avait pour amant un courageux jeune homme, nommé Harmodios, qui conspira, fut découvert et fut tué, sa maitresse fut ar-S'il fallait en croire ces tradi. rêtée. Elle fut livrée aux supplices afin qu'elle fût forcé par la douleur de révéler les noms

Et ses dents frénétiquement de vrais amis, à moins de les al et convulsivement serrées, elle ler chercher au Monomotapa. Le se coupa la langue et elle la craministre des colonies a rapporté cha devant ses juges, sure dé-

Des e-prits mal tournés ont commenté le fait de travers en disant:

-Voyez vous la bavarde! Elle se défiait tant de sa langue qu'el-

Taisez-vous, plaisantin! Quoi fait seul que ce cas inspire des de si charmante poésie! C'est Hollande, aux repas longuement poètes prouve encore qu'il est une région délicieuse par ses rare et remarquable, même chez oiseaux, ses arbres, ses indigènes. Personne ne doute qu'avant qu'il soit longtemps, la fille de la tribu Bambara, dans le | vieille capitale de Kayes ne devienne une station thermale pour -Diah! diah! oiseaux! diah! l'été. Ah! ennu! Nous allons ment pressés que les bourgeois. Ils disent comment la petite nous espacer et circuler. Nous devant cette inondation humaine, princesse bambara aima un jeune nous sommes toujours ridicule en étaient réduits à se réfugier nègre. Quand elle allait prendre ment tenus cantonnés à égale prudemment dans leurs demeures. le frais du soir, accompagnée de distance du pôle et de l'équadeux femmes de sa suite, elle teur, sans oser avancer ni vers écartait celles ci, disant à l'une : l'un ni vers l'autre. La migration va commencer à se mettre en marche. Nous allons élar--Va de ce côté-là du lougon! gir notre demeure en haut et Et elle appelait son amoureux en bas, vers Spitzberg comme la ceinture blanche. grouillons aussi peu qu'une pièce de bois! Avons nous oublié que les Phocéens forent nos pères ! Mais je n'arborderai pas cette question devant vous, madame, et je me tairai, car je deviens plus bayard que'le perroquet d'Anacréon ; et je ne voudrais pourtant point, ayant commencé à ratioeiner sur la bayar dise, mériter la réponse que Socrate fit à un bavard désireux d'apprendre la rhétorique: -Avec vous, le prix sera dou-

blé, parce que j'aurai deux choses à vous apprendre, d'abord à parler, et puis à vous taire.

SOUVENIR HISTORIQUE.

Au cours du procès en revision de Pierre Vaux, on a parlé de l'en-voi fait au prince Napoléon par l'amiral Baudin, gouverneur de la Guyane, d'un dossier tendant à démontrer que le condamné de 1852 était innocent et qu'il avait été victime de passions politiques.

Le fait est exact. Mais ce dossier, envoyé au prince Napoléon quand il était ministre de l'Algérie et des colonies, ne lui parvint que lorsqu'il avait cessé de l'être.

Le prince s'intéressa néanmoins à l'affaire de Pierre Vaux. Ii la recommanda à l'attention de son successeur, M. de Chasseloup-Laubat, et de plus il essaya de faire comprendre Pierre Vaux dans l'amnistie proclamée à la suite des victoires en Italie, mais il vint avait déjà fait retirer le bénéfice soir dans le longon du roi, en ca- de l'amnistie à P.-J. Prudhon et à comme des condamnés de droit commun.

PENSEES

Il no faut craindre rien, quand on a tout i Ce n'est pins qu'à demi qu'on se livre aux Le cour, l'esprit, les mours, tout gagne à la

tu la subisses. Et si au contraire d'almer.

Suite.

Gand. - Les Béguinages. - Me serais-je montré injuste envers la race flamande? J'ai, aujourd'hui, quelques raisons de le croire, et de le craindre. Il faut, surtout en voyage, se mettre en garde contre la première impression. Je n'ajoute pas, comme Talleyrand: parce qu'elle est la meilleure: elle est, au contraire, souvent, insuffisante et trompeuse. Qui ne sait la légendaire aventure de l'Anglais débarquant en France, apercevant, dans l'auberge où il descend, une femme blonde, et, tout aussitôt, écrivant: Ici, toutes les femmes sont blondes. Peut-être, ai-je fait comme l'Anglais de la légende, non à l'égard des femmes, ce qui pour leur couleur, n'eût pas manqué d'une grande exactitude, mais dont j'ai trop, au profit des Holles mérites réels, et l'application laborieuse et féconde. Ce pays de Wacs, que je traver-

se, me fait sentir la légèreté et l'injustice de l'appréciation que j'ai portée. Rien de pittoresque, mais une succession interrompue de belles et plantureuses prairies, de vergers, de plantations, de maisons délicieusement propres et coquettes. Cette contrée, dans laquelle, sur un kilomètre carré, s'amassent en moyenne deux cent soixante-dix-sept personnes, est, en même temps qu'une des plus po-Et je ne vois guère que dans puleuses, une des plus riches et des plus fertiles de l'Europe entière. Or sachez, qu'autrefois, ce n'était qu'un immense marécage, et mesurez les qualités de la race flamande aux efforts qu'il a fallu pour opérer la transformation dont mon œil se réjouit comme d'un ravissant décor d'opéra comique. La beauté de ce paysage fait illusion sur la distance réelle, et, déjà, l'on arrive à Gand, qu'à peine, semble til on vient de laisser derrière soi les dernières fortifications d'Anvers.

> Voici la gare, très grande, qui annonce une ville animée et com merçante. J'éprouve une déception. Certes, la ville est belle, avec de hautes maisons, de cu rieux monuments historiques, mais si déserte, et comme abandonnée! Peut-être, cette impression tient elle à l'heure. Il est midi quand j'arrive et je commence à savoir. geois se complaisent, comme en prolongés, durant lesquels la vie sociale est suspendue tout entière. Mais non. L'impression est définitve. Cette ville de Gand reste tristement silencieuse, et j'erre presque seul dans ces rues où jadis, si j'en crois l'histoire, les ouvriers, à l'heure où la grande cloche les appelait au travail ou au flots telle

La ville que j'ai dite belle, est surtout pittoresque et curieuse. Nulle autre, en Belgque, ne possède, en aussi grand nombre, d'ausi intéressantes églises. Je n'en compte pas moins de six qui sont dignes d'une vsite Mais si la visite en est instructive ou agréable, je ne puis me dissimuler que la description en serait ennuyeuse: je m'en dispense et vous l'épar gne. La cathédrale de Saint-Ba von,-un saint, d'une jeunesse honteusement débauchée, et qui fit mourir de chagrin sa pauvre femme,-est, assurément, remarquable au point de vue architectural, mais surtout elle est célèbre par l'admirable «Agneau Céleste», qui est le chef d'œuvre des frères Van Eyck, et, peut-être, la plus précieuse manifestation de l'art flamand primitif. C'est une merveille de finesse de coloris, d'exécution achevée et impeccable. La composition, qui formait, à l'origine, douze sujets, n'en compte plus que quatre, revenus à Gand après de bien curieuses vicissitu des. Deux panneaux, représentant Adam et Eve, choquèrent, par leur nudité trop réaliste, l'empereur Joseph II, qui les fit déposer dans un grenier; en 1861, le chapitre de la cathédrale les céda pour 80,000 francs au gouvernement. Ils tigurent, aujourd'hui, au Musée de Bruxelles. Les ailes, en 1816, furent enlevées par un vicaire ignorant et cupide, et vendues pour 100,000 francs à un Anglais, qui les revendit 400,000 francs au roi de Prusse!

De Saint-Bavon, je me rends, toujours à travers le silencieux abandon de rues assez belles à l'Hôtel de Ville, curieux édifices à deux façades, l'une dans le style ogival fleuri, l'autre, dans le goùt italien, à trois étages, auxquels correspondent dans leur hiérarchie classique, les trois ordres dorien, ionique et corinthien. La juxtaposition de ces deux styles donne au monument un caractère saisissant et étrange. Tout près, le bef-froi se dresse, à une hauteur de 118 mètres, attestant les vieilles libertés communales de l'indépen dante ville Flamande. On raconte qu'un jour, le sanguinaire duc d'Albe, conseillant à l'empereur Charles-Quint de raser sa ville natale, pour la punir de ses orgueil leuses résistances, le puissant monarque le conduisit sur la plateforme du beffroi, et lui drt, en lui montrant la ville: «Combien faudra-t-il de peaux d'Espagne pour faire un «Gant» de cette grandur!» Les Gantois, aujourd'hui encore, sont fiers de ce jeu de mots his-

torique, qui dissit si éloquerament

sont fiers d'un grand canon, pieusement conservé sur une place, long de six mètres sur près de quatre mètres de circonférence, pesant près de 17.000 kilogrammes, et qui, construit dans les premières années de l'invention de l'artillerie, alla, plusieurs fois, vaillam,

ment à la bataille. Partout, d'ailleurs, à Gand, on retrouve de saisissants souvenirs historiques: les staues, les vieilles maisons, les places pittoresques du moyen âge, tout, dit-on rappelle la glorieuse histoire des «libertés de Flandres». J'en emporte qu'elle soit heureuse pour la Franune inoubliable impression, de cel- | ce! Que, sous son influence bienles qui se ressentent, sans pouvoir faisante, les peuples, oublieux de se communiquer. Il faut, pour leurs haines injustes, puissent s'éapprécier ces curiosités, les avoir treindre, dans un immense et fravues dans leur cadre même, mais ternel embrassement! Que son je ne puis me lasser de redire que aurore soit saluée par ce même Gand est l'une des villes les plus cri, qui fut le cri de la liberté remarquables et des plus intéressantes de la Belgique entiere.

Si je renonce à dépeindre les nonuments historiques qui élèvent si haut la jolie ville de Gand dans et lui font une place à part dans leurs impressions et dans leur souvenir, il serait injuste de ne consacrer que quelques lignes brièvement sèches aux Béguinages et à la Maison de Force: ils méritent mieux qu'une froide et rapide allusion.

Imaginez au nord de la ville. derrière le cimetière, une agglomération de maisons, entourées de murs et de fossés, avec, pour y pénétrer, une grande et haute porte à deux battants, précédée d'une avenue étroite. J'entre dans une rue tortueuse; des maisons à deux étages, construites en briques de couleurs variées; entre la porte qui donne accès sur la rue et la porte qui donne sur l'habitation elle-même, une miniature de jardin, coquetement aménagé, où des fleurs cultivées avec soin, jettent leurs couleurs vives. Sur la première porte, munie d'un guichet, un numero et un nom de saint. Je sonne. Une femme vient m'ouvrir et m'introduit dans l'intérieur.

La maison est partagée en quatre logements de contenance égale, chacun ayant trois pièces. Une jeune femme, portant un costume religieux, robe sombre aux manches pendantes, capuchon blanc, fabrique de la dentelle. C'est une béguine. La femme plus âgée qui m'a ouvert, est sa sœur, retirée avec elle. L'aménagement intérieur est partout le

La rue est déserte. D'autres rues la coupent en tous sens avec les mêmes maisons précédées d'un parterre fleuri, et toujours sur la porte un numéro et un nom de saint. Les rues, d'ailleurs, et les places ne sont pas désignées autrement. C'est une ville sainte à côté de la ville profane. A peine, dans cet enchevêtrement de rues tortueuses et pittoresques, ai-je rencontré deux ou trois béguines. hâtant le pas, fuyant nos regards. Ces maisons, cependant, ne renferment pas moins de sept cents femmes, non mariées, liées par des vœux temporaires et révocables. La fille ou la veuve qui veut pénétrer dans la communauté, doit justifier d'une conduite ir réprochable et d'un revenu annuel de 110 francs au moins. De plus, en entrant, il faut verser une

somme de 150 francs pour le logement et l'entretien de l'Eglise. La communauté, même dans ces conditions, ne s'ouvre pas nécessairement à toutes les femmes fatiguées du monde qui aspirent au repos de la vie religieuse. L'admission n'est définitive qu'au bout de deux ans et résulte d'un vote. C'est le régime du suffrage universel qui s'applique également à l'élection de la Supérieure ou Grande Daine. Les béguines commencent à vivre en commun. Au bout de quelques années seulement, elles peuvent se retirer dans les petites maisons du béguinage, où elles vivent, soit avec leurs compagnes, soit avec des parentes ou des étrangères qu'elles ont le droit de prendre avec elles. et de la présence desquelles elles retirent souvent un petit bénéfice à titre de loyer. Leur liberté de vivre est entière, et de sortir tous les jours du Béguinage, pourvuqu'à l'heure de l'Angelus elles

aux travaux d'aguille, surtout à la fabrication de la dentelle. La Belgique compte environ vingt béguinages, mais Gand possède les deux plus importants. Le Petit Béguinage, placé au centre même de la ville, dans une de ses rues principales, dont il est séparé par des murs élevés, n'a pas l'aspect pittoresque de celui que je viens de dépeindre. Il renferme trois cents béguines. Les maisons bordent une belle pelouse sur

soient de retour dans la commu-

nauté. La plupart s'adonnent

laquelle s'élève l'église commune. Ces visites, qui transportent l'âme moderne, étrangement saisie, au sein de la vie mystique du moyen âge, laissent une ineffaçable impression de tristesse et d'apaisement. Il semble que l'on sorte d'une ville brusquement frappée de deuil, dont tous les habitans auraient, au même instant, succombé, retirés dans leurs demeures. Et telle est l'immobilité silencieuse du Grand Béguinage. que la ville, à mon retour, me parait vivante et joyeuse, quoique toujours, pourtant, abandonnée, dans la désespérante solitude de ses rues désertes, où presque seul, j'erre encore à cette heure!....

YAN DE LESCA.

SOUVENIRS, leur amour de la liberté et leur in-domptable vaillance, comme ils la laisser s'en aller, sans vous adresser, en même temps quell'expression de ma haute sympathie, celle de mes souhaits.-et les meil. leurs,-pour vous, pour les vôtres, pour l'administration du journal, pour l'«Abeille» elle-même, qui maintient avec taut d'éclat, les vieilles traditions françaises, par mi les populations créoles de la Louisiane. Que l'année 1898 apporte, dans les

plis de son manteau, sinon la fortune, du moins la paix du cœur, et la tranquillité de l'esprit : Qu'elle soit heureuse pour la Louisiane.

triomphante, apporté au monde par

le Chrisianisme naissant hominibus bonæ voluntatis.» Qu'elle soit douce à mes lecteurs,-si, du moins,-j'en ai quel-'admiration de ceux qui la visitent | ques-uns :- à ceux-là, et, en particulier, à mes frères de la fière Ga: scogne, et du chevaleresque Béarn, j'envoie le même souhait que nous faisions tous, lorsque, petits enfants, en quête d'étrennes, nous parcourions les rues de : notre village: «Qu'ep souhéti ue boune anade, accoumpagnade dé

Y. DE L.

## A L'ABEILLE

hère d'aoutés.»

Non, je u'ai plus de rimes Au bout de mes vieux doigte Teut perclus par jes crimes D'antan. Pourtant, j'en dois.

Et je voudrais, Abeille Très chère, en ce jour ci. Mettre dans ta corbeille

Des fieurs et non ceci. Muis la viciliesse sombre Qui marche en trébuchant Dans l'hiver et sen ombre A-t elle encore un chant!

Est il encor pour elle Un nouvel an vainqueur, Quand du fro d de son aile La mort l'a frappé au cœur

Au demeurant, qu'importe

Et puisqu'un nouvei an Frappe encore à ma porte, Rient ou ricannant, Et qu'il semble me dire : "C'est le dernier, mon vi

Rire on tacher de rive.
Ne vant-il donc pas mieux En tout cas, chère Abeille,

Toi qui reçus ma prose Avec tant de bonté, Bien qu'e le fut morose Souveit et sans clarté

A mes vers d'i n moment;

Toi que plus d'un poète. Non pas un rimailleur.

A fleurie a la fête

D'un dona passé meilleur.

Toi qui vivras, j'espère, Au delà de cent ans, Même autant que le pere Abtaham des vieux temps;

To: qui sus toujours ê're Honnête par nos jours Où l'on p-ut le par ître. Mais sans l'être toujours; Toi dont la politique N'a pas soudié la main, Et qui, d'honneur antique Marches droit ton chemin

Toi qui vraie et fidèle Au paesé glorieux, As gardé pour modèle La France des sleux,

Et pour qui estie France.

Mé ne aux jours de malheur,
D'épreuve et de souffrance,
R ata dans la splendour;

Toi qui parles encore Avec tidélité La langue dont s'honore La sainte humanité;

Abeille, 6 ma Creole Et de qui l'aivéo'e A le miel succulent,

Permata au vieux poète. Dont la langue à l'enve: « Sera bientôt muett», Ces quelques panvres vers.

Ces vers, dernières rimes D'un rime ir qui comm t Bien des milliers de crimes, Cont pour toi d'un swi; D'un ami dost la vie
Au mo nom a pas connu
Les la d'urs de l'en sie
Et du bien mal venu;

D'un ami qui peut-être A peuse librement. Mais qui ocoit au Grand Maître Eternel et clément. D'un am' qui l'euvoie Ni tri-t-, ni moqueur. Al'An nouveu de 10 e, Le reste de con cœ 1c.

Souvenirs sur Paul de Kook.

De Pierre Veron, «Monde ill. 13tré», à propos d'une statue à 🐎 ver à Paul de Kock:

Singulier était l'homme qu'évoque mon souvenir de tout petit collégien. Le flegme en personne, un flegme de Hollandais que Paris. n'avait pas pu réchauffer. Sa femme, au contraire, le faisait

la folâtrerie. Au dessert, sur un signe de son mari, elle se mit à imiter l'aboiement du chien, le miaulement du chat, que sais-je? Paul de Kock écoutait, toujours impassible, mais en paraissant savourer intérieurement ces varia-

tions à quatre pattes. Puis ce fut le tour de son fils, qui se mit à réciter des vers ultraentimentaux.

Curieux tableau de famille, vous en conviendrez.

Une concierge énumère les agréments de son immeuble à une jeune femme en quête d'un apparte-

ment. -Je dois dire à madame, ajoute-t-elle confidentiellement comme argument suprême, que le commissaire de police du quartier est mon neveu. .

Et alors?.. -Alors il est convenu que s'il avait à opérer une constatation de vol dans la maison, il me ferait prévenir!